

Françoise Mallet-Joris
Cette maison
dont le chien est fou

Flammarion

Extrait de la publication

La maison dont le chien est fou

Photo : © John Foley / Opale.



Que fera Violette, jeune employée intérimaire à la Préfecture de Police sous les ordres du célèbre Bertillon, en découvrant dans un dossier « En attente », les photographies de l'appartement qu'elle vient de louer ?

Elle sera bouleversée sans doute. Elle s'interrogera sur l'innocence de son propriétaire, jeune peintre séduisant mais secret, – vivant seul avec un chien au comportement étrange –, qui est, ou a été, soupçonné d'un crime.

Mais surtout, elle qui, jeune novice dans un couvent, s'est trouvée obligée de le quitter, accusée d'un « manque de vocation » dont elle n'a pas conscience, elle s'identifiera à ce malheureux qu'entoure une hostilité peut-être injustifiée.

Elle va tenter de démontrer son innocence, « LEUR » innocence, à travers les remous et intrigues de ce début de siècle agité par les controverses que suscitent l'affaire Dreyfus et le gouvernement Combes.

Mais qu'est-ce que l'innocence ? Existe-t-elle, seulement ? N'est-elle pas, plus qu'une vertu, un danger ?

La maison
dont le chien est fou

Françoise Mallet-Joris

de l'Académie Goncourt

La maison
dont le chien est fou

Flammarion/Plon

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion/Plon, 1997

ISBN: 9782081311152

I

Paris. Février 1902.

En sonnant au 22, rue de Vaugirard, Violette entendit d'abord aboyer un chien au premier étage, puis des notes de piano, incertaines, au loin, et, au moment où s'ouvrait la haute porte de verre cathédrale et de fer forgé, un carillon prolongé et agressif, ou qui lui sembla tel.

Elle avait hésité devant la façade tout en largeur, aux fenêtres ornées de balcons et surmontées de guirlandes sculptées. Rien de ce qu'elle avait imaginé d'un « immeuble locatif », comme disait son beau-frère, et qu'elle nommait en elle-même, avec une terreur mêlée d'un peu de curiosité, un « garni ». Elle avait redouté une maison ouvrière, sans lumière, étroite, peut-être malpropre. Devant ce petit hôtel, elle se dit avec découragement : « C'est trop bien pour moi », et déjà s'apprêtait à repartir quand Étienne Aubertin lui ouvrit.

— Entrez donc, mademoiselle. C'est bien Mademoiselle André ?

— Oui, dit-elle avec résignation. Violette André. Je viens pour le logement.

Il était pris, certainement. Ou bien on allait lui dire qu'on n'acceptait pas les femmes seules, ou...

— *L'appartement*, dit le jeune homme avec une légère affectation, se trouve au premier. Il se compose de deux pièces. Si vous voulez bien me suivre...

L'entrée, circulaire, comportait trois marches de marbre, une porte vitrée à droite, surmontée d'une imposte, un escalier central sans tapis, et, à gauche, une petite porte basse, vitrée, qui donnait sur un jardin triste.

Violette hésitait. Le loyer, sûrement, dépassait ses moyens. Comment allait-elle pouvoir le dire sans grossièreté à ce jeune homme (le fils du propriétaire, sans doute) qui prenait la peine de lui faire visiter les lieux ?

— Vous me suivez ?

Elle monta, timide et encombrante.

— L'hôtel a été divisé en appartements après sa construction, dit le jeune homme en s'arrêtant sur le premier palier. C'est ce qui explique l'étroitesse des paliers. Mais les pièces sont tout de même spacieuses.

En effet, l'escalier de bois était large, luisant d'encaustique, mais sans tapis. Avant d'arriver au premier, il était éclairé par une haute fenêtre à vitrail : une Jeanne d'Arc découpée en petits losanges jaunes et violets, qui eût charmé Violette enfant.

Elle comprit ce que voulait dire son guide en arrivant au palier. Une large bande de parquet avait dû donner sur une porte à deux battants, et l'*étage des salons* avait dû s'étaler sur toute la largeur de la façade. La porte à deux battants n'était plus : à sa place l'étage était brusquement coupé en deux par un profond et étroit couloir, éclairé tout au fond par une lucarne donnant sur la rue,

et percé, à gauche et à droite, de deux portes minces, blanches et neuves.

Étienne Aubertin sortait un trousseau de clés.

— Au rez-de-chaussée, dans ce qui était la loge de la concierge, j'ai un couple de rentiers, assez âgés, parfaitement respectables, dit-il en ouvrant la porte. Au second, une dame anglaise et son petit garçon — un enfant qui n'est pas bruyant du tout —, et un flûtiste de l'Opéra. Le troisième n'est pas occupé pour l'instant. C'est un appartement assez grand que je suis en train d'aménager, mais je ne crois pas qu'il puisse vous intéresser..

— Oh non ! dit précipitamment la grande jeune femme empressée, en rougissant.

Et, sans le vouloir, elle lui barrait le passage et n'osait pas entrer. La froideur un peu raide de Monsieur Aubertin la glaçait. Elle se disait aussi qu'il devait être désagréable à ce jeune homme si correct de jouer ce rôle de logeur, et se sentait coupable de l'y contraindre.

— Vous n'entrez pas ?

Elle entra. Elle osait à peine regarder autour d'elle, se mettre dans la peau d'une personne indépendante, désinvolte, qui cherche un appartement et regarde autour d'elle d'un œil critique.

« Combien de temps est-ce qu'elle va rester plantée là ? » se demandait Étienne, tristement impatienté. C'était encore le boudoir et la chambre de sa femme pour lui. La chambre de Laure. Et il ne se voyait pas obligé de les louer sans une irritation douloureuse. Il regarda cette femme qui allait peut-être vivre dans le décor de Laure, utiliser les meubles de Laure.

Elle était grande. Ni belle ni laide, avec des traits réguliers et sans intérêt. Vêtue avec une élégance

pauvre d'un manteau long, gris, orné d'un petit tour de cou de fourrure. Sur des cheveux blonds dont quelques mèches dépassaient, une petite toque de velours, grise elle aussi, du même gris triste, bordée de la même fourrure bon marché. Une frange de cheveux dorée, mal coupée, lui cachait le front, et elle avait un geste machinal, plutôt gauche, pour la repousser. Ses mains étaient gantées de soie grise usée, et quand elle avait mis la main sur la rampe de l'escalier, il avait remarqué le pouce, un peu décousu. « Encore une mauvaise payeuse ! » Puis il eut honte d'avoir pensé cela.

— Ce sont en fait deux pièces, comme je le disais dans mon annonce. Salon, ou boudoir, comme on voudra, et chambre à coucher. Tout est meublé, le linge est fourni, et il y a un grand cabinet de toilette, très clair.

Elle sourit et enfin releva les yeux pour regarder autour d'elle. Elle avait de grands yeux noisette ; ses cheveux brillaient dans la lumière, très dorés, presque roux. « Elle devrait être jolie... », pensa Étienne.

— Ils sont toujours très clairs, dit-elle en s'avancant un peu.

Il la suivit, ne comprenant pas.

— Les cabinets de toilette..., ils sont toujours très clairs.

Elle avait maintenant un air de malice timide auquel il ne répondit pas.

— Ah ! Vous voulez dire que vous avez visité d'autres appartements. Vous êtes peut-être difficile ?

— Non, monsieur. Non, pas du tout... (elle cessait de sourire ; elle se repliait hâtivement sur elle-même), c'est que je ne voudrais pas dépasser la moitié de mon salaire, enfin, de mes appointements...

Il s'arrêta au milieu du petit salon.

— Ah ! Vous travaillez ?

— Oui, monsieur. Je suis secrétaire-dactylographe... dans un bureau. Est-ce que vous voyez un inconvénient... ?

Cette fois il sourit. Il n'allait pas continuer à terrifier cette pauvre fille !

— A Dieu ne plaise, mademoiselle, que je refuse un toit à une secrétaire-dactylographe ! Le prix est raisonnable. Et ce sont de belles pièces, vous allez voir. Je pourrais en demander davantage s'il y avait une cuisine, mais alors, les odeurs... Avancez, ne craignez pas de tout regarder...

Elle apprécia que, la priant d'avancer, il eût laissé ouverte la porte palière. « Une femme qui travaille doit être encore plus réservée qu'une autre », lui avait dit dernièrement sa sœur Françoise. Elle avait peut-être eu tort de plaisanter. Elle avait tort si souvent, sans le vouloir...

Le « salon » n'était pas très grand, mais haut de plafond. La fenêtre aussi était haute, et, comme celle du palier, on la sentait destinée à une pièce de nobles dimensions, maintenant coupée de cloisons. Par contraste, les meubles étaient gracieux, peu encombrants, comme effarouchés par l'espace. Un petit secrétaire en marqueterie, une bibliothèque en imitation de bambou, vide, un canapé à gros coussins gris et roses, une table basse, japonaiserie aux pieds tordus en forme de dragons et d'échassiers. Cette disproportion avait quelque chose de bizarre. On se sentait aspiré vers le haut, où le plafond blanc restait garni de quelques fragments absurdes de moulures : la jambe et le carquois d'un petit amour que coupait en deux le mur mince, des

guirlandes interrompues qui se poursuivaient dans la chambre à coucher.

Là, le lit bas, supporté par des entrelacs de bambou vert céladon, garni d'un dessus-de-lit du même vert, joliment délavé, paraissait lui aussi, comme la coiffeuse en vannerie, comme l'armoire étroite et sans style peinte en blanc, prêt à être enlevé, sans poids : une sorte de litière à la romaine ou à la japonaise. Des tabourets de forme étrange, petits tonneaux de bois noir ajouré, meublaient les vides. Et toujours ce plafond très haut, cette fenêtre démesurée.

Chacune des deux pièces était éclairée par une grosse lampe chinoise au pied de porcelaine peint de nuages et de sommets de montagnes sur lesquels de minuscules personnages s'en allaient.

Au milieu de ce mobilier de poupée, Violette avait plus que jamais le sentiment de sentir son corps trop grand, trop lourd, encombrant. Son embarras dut se lire sur son visage car Étienne Aubertin reprit :

— Évidemment, c'est un appartement de femme. Mais la qualité du décor est tout de même très supérieure à ce que l'on trouve généralement dans un meublé.

Il avait dit cela avec une certaine âpreté qui frappa Violette. « Il souffre d'avoir à faire l'article », pensa-t-elle, et elle passa vivement dans le cabinet de toilette.

Cette petite pièce oblongue formait avec la chambre à coucher un angle droit et donnait sur le jardin.

— Qu'est-ce que le placard, à côté du tub ? demanda-t-elle, forçant un peu la voix.

Il ne l'avait pas suivie, et, plus haut lui aussi :

— Tirez la porte à vous, elle est un peu dure. Vous allez voir, c'est très pratique. Il y a une lampe à alcool,

un service à thé, quelques ustensiles de ménage... Je suis bien obligé de permettre que l'on fasse un peu de cuisine : des plats réchauffés, du thé, du café. Rien qui ait une odeur forte, parce que l'aération laisse à désirer... La maison a été bâtie pour une seule famille, au départ.

Bien qu'il ne pût la voir, Violette rougit, comme si, de cette décadence, elle avait été responsable.

Elle s'attardait dans le cabinet de toilette. Elle regardait par la fenêtre le jardin rectangulaire, tout noir. La pièce était claire, c'était vrai, avec un lavabo, un tub démontable tout neuf. Mais c'était le placard-cuisine qui retenait Violette. D'une façon déraisonnable elle en avait envie. C'était presque une petite pièce tant il était profond. Un tabouret, une écritoire témoignaient qu'on s'y était tenu. Et si propre, si coquet ! Tapissé d'une toile de Jouy blanc et bleu, la lampe à alcool accrochée au-dessus d'une étagère qui, en se rabattant, faisait table, la bouilloire en cuivre, la poêle qui accueillerait bien deux œufs – pas davantage –, tout cela était astiqué et lui-sait. Et sur l'étagère du dessus, le service à thé, accompagné de quelques assiettes à dessert et d'un compotier, était complet : le sucrier évasé, les six tasses, la théière et le pot à lait, tous décorés d'un paysage d'hiver qui rappelait un peu les lampes : rochers, arbres dénudés, soleil couchant sur la neige, traîneaux, chiens, jeunes femmes portant pelisses et manchons.

Elle restait là, en admiration. Comme devant ces boîtes de jouets que l'on présente avant Noël dans les magasins élégants et qu'elle avait, enfant, convoitées. Qu'elle avait eu honte de convoiter ; ne lui avait-on pas appris que c'était un péché ? Elle voulait alors traverser la rue quand, de loin, elle apercevait une vitrine illumi-

née : « fuir la tentation ». Mais Madame André ne le permettait pas. « Où serait le sacrifice ? » Elle s'arrangeait alors, Violette, à six ans, à sept ans, pour fixer une chose dont elle n'avait pas envie : un jeu de construction, une boîte de soldats de plomb. Mais sa mère semblait pouvoir lire dans ses pensées, avoir une prescience cruelle de ses désirs. Ses doigts saisissaient durement le menton de l'enfant, lui haussait le visage au niveau de la maison de poupée, du petit « ménage » en porcelaine. « Je t'ai dit de regarder ! Si tu n'en as pas très envie, qu'est-ce que tu offriras à la Sainte Vierge ? Et ne ferme pas les yeux, je te surveille. » « Qu'est-ce que la Sainte Vierge ferait d'une maison de poupée ? » pensait-elle. Mais, déjà, elle offrait à la surveillance constante de Béatrice André ce visage lisse, un peu niais, qui décevait sa mère.

— Mademoiselle !

Elle se reprit, revint vers lui.

— Oui, monsieur... Cela me plaît beaucoup.

« M'attire » eût été le mot juste. Une étrangeté légère, comme un charme, émanait de ces deux petites pièces, suspendues en l'air avec leur fragile mobilier.

Elle espéra qu'elle ne commettait pas, une fois de plus, un impair. Hubert, son beau-frère, lui avait donné cette adresse parce qu'il pensait, pour des raisons à lui, que ce serait une bonne affaire. Et il y avait, en faveur de ce logement, des arguments raisonnables : la proximité du jardin du Luxembourg, celle de la préfecture de Police où elle venait de commencer à travailler, la possibilité de faire un peu de cuisine, l'aspect de la maison qui était, comme l'adresse, respectable... Et puis elle était si lasse de chercher ! Si pressée de refermer une porte derrière elle...

Elle était revenue dans le petit salon-bureau et comprit que Monsieur Aubertin attendait une réponse ferme. Il était évidemment pressé de conclure. Elle le regarda pour la première fois ; elle était si intimidée par ces démarches dont elle n'avait pas l'habitude qu'elle aurait à peine pu dire, jusque-là, à quoi il ressemblait. Il était jeune. Un peu moins de trente ans ? Il se tenait très droit, pour compenser une taille moyenne, avec un visage assez beau, maussade, au teint jaune d'hépatique. Elle ne lut rien dans ses yeux sombres, qu'une certaine impatience.

— Alors, mademoiselle ?

— Je prends l'appartement, monsieur.

— C'est parfait. Si vous voulez me suivre...

De l'autre côté du palier, la porte était toute proche qui donnait sur une très longue pièce, un atelier, occupant tout le reste de la façade où l'on avait découpé le petit appartement retenu par Violette. Deux fenêtres sur rue et une sur le jardin, dans un recoin qui était le pendant du cabinet de toilette, l'éclairaient presque à l'excès. Tout au fond, un vaste paravent dissimulait un espace qui devait servir à Aubertin de chambre à coucher et, peut-être, de cuisine. Dans le coin opposé, des toiles retournées étaient appuyées au mur. Deux chevaux, quelques sellettes, des plâtres, une table à tréteaux sur laquelle était rangé tout un outillage de pinceaux, de couteaux, de palettes, de bouteilles, complétaient l'ameublement, avec un vaste divan couvert d'un velours élimé. Deux chaises tendues de cuir fendillé semblaient flotter dans cet espace triste.

— J'ai là, dit le jeune homme d'un air gourmé, un modèle de bail trois six neuf... Je suppose que vous avez des garants...

Il lui avança l'une des chaises, approcha l'une des sellettes, pour qu'elle pût lire plus commodément. Elle lut, sans paraître surprise ni même intéressée par le lieu où elle se trouvait. Il s'attendait, comme cela lui était déjà arrivé (et, notamment, avec sa locataire du second, l'Anglaise), à des minauderies : « Oh ! vous êtes peintre. C'est merveilleux ! La peinture me passionne, ma famille va tous les ans au Salon des Indépendants... », et autres mondanités. Le flûtiste aussi (« On reste entre artistes ! ») se considérait, du fait qu'Étienne Aubertin avait été, cela se savait, l'élève de Gustave Moreau, comme faisant partie d'une élite. Mais Violette dit seulement :

— Vous êtes artisan ?

Parce que, pour elle, un peintre était riche, et ne louait pas d'appartements. Et lui, la voyant peu au courant des bienséances, lui accorda plus d'indulgence. « Une fille du peuple, sans doute, qui a eu le courage de s'instruire. » Qu'eût dit de cette réflexion Madame Béatrice André, une des sommités de Provins ?

Violette signait le bail. En se relevant, son manteau déboutonné s'était ouvert et l'œil exercé du peintre discerna des formes harmonieuses sous la gaucherie de l'attitude, le tailleur mal coupé, le manteau trop étroit des épaules. Elle avait, par moments, pour s'en dégager, un mouvement machinal du cou, un cou puissant d'archange. « Nue, elle doit être superbe ! » pensa-t-il sans le moindre intérêt.

Il signa à son tour les deux exemplaires du bail.

— Je ne vous demande pas d'avance, nous sommes le 25 février. Emménagez-vous le 1^{er} mars ?

— Si vous le permettez. Je n'ai pas grand-chose,

d'ailleurs. Des vêtements, des livres... Je n'aurai besoin de rien de plus. Les meubles sont si jolis...

— Ce sont... c'étaient ceux de ma femme. Je l'ai perdue, il y a un peu moins de deux ans. Je suis veuf.

Il avait dit cela avec une telle froideur qu'elle ne sut que répondre. Du reste elle avait peine à cacher le soulagement qui lui gonflait le cœur.

— Voulez-vous les clés aujourd'hui ? Vous pourrez ainsi apporter déjà quelques objets...

— Oh, oui ! Merci ! Merci beaucoup...

La grande porte vibra, tinta. Au loin le chien, qu'elle n'avait pas vu, aboya. La porte se referma sur elle. Mais elle tenait bien fort les deux clés, réunies par un anneau de fer, dans son gant usé de soie grise. Elle traversa la rue pour mieux embrasser du regard cette maison qui allait devenir la sienne. Elle distingua, dans le silence de cette fin d'après-midi, les notes hésitantes du piano invisible. C'était Chopin. Un élan lui traversa le cœur, un remerciement sans adresse.

Elle avait été si perdue, si égarée ! Enfin, elle avait un emploi ; elle avait un logement. Elle était sauvée.

*

Cette année-là, 1902, le métro adolescent faisait Vincennes-Neuilly. Dix mille Français avaient déjà le téléphone. C'était le temps des «demoiselles des PTT» que l'on imaginait jolies, et qui murmuraient à l'autre bout du fil : «Passy quoi ? Meulan ou Melun ?» jusqu'à ce que, exaspérés, les usagers se missent à hurler : «Non ! pas trente-neuf. Dix-neuf !», «Non ! pas Meulan, Médan !» Période héroïque, période exaltante ! Cette année-là, on put téléphoner à Bruxelles !

Le ^{xx}e siècle naissant serait le siècle d'or de la Science. Dix-sept ans auparavant, Pasteur découvrait le vaccin contre la rage ; il restait le héros par excellence d'une ère nouvelle : à la vénération qui l'entourait, on eût dit que des meutes de chiens enragés avaient sans trêve parcouru la France avant sa découverte. Le radium isolé depuis peu ne détrônait pas au profit des Curie la figure patriarcale du grand chercheur. Grâce à Marconi, le premier message par télégraphie sans fil traversait l'Atlantique.

Alphonse Bertillon inventait la police scientifique en s'appuyant sur l'anthropologie, qui avait déjà été à l'honneur lors de l'Exposition de 1889 où une section particulière lui avait été consacrée.

Combes formait son ministère, et allait désespérer Waldeck-Rousseau en appliquant à la lettre les lois anti-congrégations dont ce dernier, président du Conseil, était responsable. Selon ses partisans, cela se faisait non seulement par politique, mais contre la superstition. Au nom de la Raison, et, donc, de la Science. La Science, le Progrès, exaltantes notions. Et pourquoi pas déesses ? La France avait bien eu sa Déesse Raison, au nom de quoi on mélangeait un peu tout : la gratuité de l'instruction primaire, le plus lourd que l'air, la révision du procès Dreyfus qui mijotait, les femmes qui travaillaient jusque dans les administrations et se coupaient les cheveux, les journaux qu'on lisait de plus en plus et dont un contemporain écrivait : « La France ne se relèvera que par le mépris de la presse. » Un ennemi du Progrès. Encore un.

On parlait beaucoup. On discutait dans les salons et dans la rue. On n'était d'accord sur rien. Il y avait dans l'air une petite fièvre assez exaltante, une attente, une

nervosité. Le sentiment de vivre à la veille d'une révolution ou d'une présentation de mode : vite, une épingle, un fusil... On était agressif, frivole, exalté, avide, décadent. On était toute contradiction, avec une chose en commun : le sentiment du possible.

Violette André avait vingt-huit ans. Trois mois plus tôt, elle avait quitté le couvent Sainte-Marthe.

*

— N'oublie pas que c'est moi qui t'ai procuré cette bonne affaire ! disait Hubert avec satisfaction.

Il était grand, gros, et commissaire de police du quatorzième arrondissement. Il avait la voix forte et bien articulée, une belle tête chauve et glabre de Romain, le teint rouge après les repas. C'était Hubert Lepelletier. C'était le mari de Françoise, sœur cadette de Violette. C'était son beau-frère.

Il l'avait accueillie chez lui, un appartement cossu et élégant du quartier de l'Observatoire, quand elle avait quitté Sainte-Marthe. Il l'avait recommandée à Monsieur Bertillon, à la préfecture de Police, et lui avait trouvé un emploi, que l'on disait « intérimaire » parce que, tout de même, on n'allait pas engager, avec le risque d'avoir à la titulariser un jour, une jeune femme. Même la belle-sœur du commissaire Lepelletier. Enfin, il était entendu qu'on la garderait tant qu'elle le souhaiterait. Il y avait assez longtemps que Monsieur Bertillon réclamait du personnel.

Et maintenant, Hubert lui avait trouvé un appartement, relativement bon marché, et « il n'est pas si facile de se loger honorablement à Paris, pour une femme seule ! ». Combien de fois lui aurait-il répété cela : « une

femme seule » ? Comme si c'était une tare. Cependant, il l'avait aidée. Logée, nourrie. Conseillée. Elle lui devait de la reconnaissance. Elle lui en montrait. Pourquoi ne pouvait-elle pas écarter tout à fait le soupçon qu'il n'avait fait ces démarches que pour se débarrasser d'elle ?

Logée, nourrie et habillée. En sortant de Sainte-Marthe elle n'avait rien, qu'une robe en percale, une jupe en serge grise trop légère pour la saison, deux chemisettes, et une veste aux manches ballon d'une forme qui ne se faisait plus. Hubert avait avancé aux deux sœurs une petite somme pour les achats indispensables (il ne fallait pas compter sur les parents, les André de Provins, pour cela : outrés par l'entrée au couvent de Violette, ils l'étaient encore plus par sa sortie). Il y avait la machine à écrire, dépense énorme (il fallait compter trois cents francs), et un semblant de garde-robe. Mais même les petites couturières étaient trop chères : on n'était plus à Provins. Il fallut se résigner à la confection — la honte.

Françoise aida sa sœur à faire ses valises, pour son petit déménagement. La rue de Vaugirard n'était pas loin, elles auraient l'occasion de se voir fréquemment. Et Violette se rapprochait du Palais de Justice où étaient installés, dans les combles, les bureaux de Monsieur Bertillon. Elle pourrait y aller à pied, ce qui est économique et bon pour la santé.

— Et tu es contente de ton travail ? demandait Françoise, un peu embarrassée, cherchant des sujets de conversation, car Violette ne pouvait pas ne pas sentir le soulagement qu'apportait son départ. Françoise s'était sentie responsable de cette charge supplémentaire dans les dépenses du ménage.

— Mmm... ce n'est pas encore très intéressant. J'espère que Monsieur Bertillon va me donner bientôt autre chose à faire que des copies. Et puis il a une écriture !

Françoise pliait avec soin dans la vieille valise de leur mère les chemisettes aux teintes sobres (parme, bordeaux, noir et blanc, un imprimé discret) qui iraient avec les deux costumes tailleurs à jupe plate : uniforme, cette année-là, des femmes qui travaillaient.

— Tu sais ce qu'on dit ? Qu'il s'est marié à cette Autrichienne qui l'aidait dans ses débuts, parce qu'elle était la seule qui ait jamais pu déchiffrer ses notes.

Elles rirent ensemble en ajoutant dans la valise quelques livres : une *Imitation de Jésus-Christ*, et *Quo vadis ?* que Violette venait de commencer, et la paire de chaussures à petits talons — on appelait cela des « trotteurs » — qui complétait ce modeste trousseau.

Françoise s'assit sur la valise.

— Bien sûr, ça va te changer beaucoup... mais, en somme, tu as de la chance.

— Tu crois ? demandait Violette, incertaine.

— Mais voyons ! Si tu n'avais pas eu la bonne idée d'apprendre la dactylographie, tu serais vendeuse au Bon Marché !

Vendeuse, pour une jeune femme de la petite bourgeoisie, c'est très en dessous de dactylographe. Déclassée parce qu'elle travaille, au moins peut-elle se dire qu'un emploi de bureau, ce n'est pas un *commerce* (mot qui franchit avec peine les lèvres d'une élève de Marie-Médiatrice).

— Vendeuse !

— Il aurait bien fallu que tu fasses quelque chose..., murmure Françoise, gênée.

Car il ne tiendrait qu'à Hubert que la *petite sœur*, comme il l'appelle avec une affectueuse sincérité, vécût chez eux. Mais l'affection est une chose, et les économies, une autre. Ils ont un petit terrain en vue, du côté d'Opio, dans le Midi...

— Oui, mais tout de même, vendeuse !...

— Enfin il n'en est pas question puisque Hubert t'a trouvé un appartement plus qu'avantageux, et un emploi comme il y en a peu. Plains-toi ! Tu travailles avec un homme internationalement connu ! Une célébrité ! Qui a son nom dans tous les journaux, et même sa caricature ! A Paris, cela veut dire quelque chose !

— Je ne suis qu'intérimaire, dit Violette.

— Parce que tu es une femme. Mais sois certaine que tu resteras dans le Service tant que tu le voudras. Enfin, tu t'y plais ? Les débuts sont toujours un peu durs. Il te fait peur ?

— Monsieur Bertillon ? Non, voyons ! Il est brusque, un peu, mais si savant ! Quand il parle des perfectionnements qu'il va encore apporter à son système, quand il explique l'appareil photographique qu'il a inventé, c'est vraiment intéressant, tu sais.

— Il te parle ?... Mais c'est un triomphe !

— Il ne me parle pas, il parle devant moi, dit Violette modestement.

— C'est déjà ça ! dit Françoise. Oh ! on a oublié d'emballer le tailleur gris.

Elle sortit de l'armoire la veste courte, genre « boléro », du tailleur numéro deux, et constata, après un regard sur sa sœur qui portait le tailleur numéro un — le vert foncé —, que cette couleur ne l'avantageait pas. « Elle a l'air engoncée dans cette veste ; elle ne sait pas faire virevolter une jupe plate. Mais où aurait-elle

appris, la malheureuse ?... Entre Maman et le couvent ! Et puis, enfin, on a le sens de ces choses-là, ou on ne l'a pas. » Elle, elle l'avait. Elle était petite, mince, avec des traits irréguliers, mais charmants.

— Alors, soupira-t-elle, on la rouvre, cette valise ? (et, sans beaucoup d'entrain :) Tu voudras que je t'accompagne ?

— Oh non ! dit Violette. Je prendrai un fiacre. J'irai seule, j'ai l'habitude.

*

Monsieur Macé, directeur de la Sûreté, et qui n'aimait pas Alphonse Bertillon, avait dit un jour, en parlant de son système de mensurations destiné à identifier les récidivistes (ou les cadavres) – et qu'on s'était mis depuis quelques années à appeler « bertillonnage » –, qu'il était humiliant, inefficace, et l'avait même comparé à une torture médiévale. Mais c'était du parti pris.

Dans les combles du Palais de Justice, tant bien que mal aménagés pour abriter le Service d'Anthropométrie, les casiers, les tabourets, les tables de bois sur lesquelles reposaient les compas et les toises et la chaise de pose pivotante qui servait à la photographie (placée également sous le contrôle de Bertillon) n'avaient rien de médiéval. Le décor : nu, pauvre et propre, sous ses immenses verrières courbes, faisait plutôt penser au laboratoire d'un savant de Jules Verne qui n'aurait pas eu beaucoup de moyens. La Préfecture, en effet, en avait attribué fort peu à Monsieur Bertillon lors de sa sommaire installation dans le pompeux édifice du Palais. Le chef du Service d'Identité Judiciaire avait dû se résoudre à prendre ses ouvriers au rabais dans une

œuvre d'entraide aux chômeurs, et aucun luxe n'avait présidé à son installation dans ces greniers fort chauds, ou humides et froids, selon la saison.

Son humeur solitaire et sauvage s'accommodait de ces hauts lieux, solennellement inaugurés par le préfet de Police qui gravit là un nombre incalculable de marches, pour la première et la dernière fois de sa vie.

Monsieur Bertillon était là chez lui.

Dans ce vaste espace s'étaient créés des recoins, des allées constituées par les casiers et les sommiers judiciaires, des cloisons arbitrairement placées et déplacées pour abriter les appareils photographiques, dont le plus grand, destiné à photographier les documents, faisait bien trois mètres et était d'un maniement délicat. Ce labyrinthe était constamment parcouru, comme les entrailles d'un monstre très bien récurées, par le « personnel actif » : inspecteurs, coursiers, gendarmes. Et l'on pouvait aussi qualifier de ce terme les prisonniers amenés là, directement de la cour de l'Horloge, pour se faire mesurer et photographier. Le « personnel administratif », qui se traitait lui-même, par dérision, de non actif, semblait pourtant saisi, dès l'apparition des *autres*, d'une fièvre de déplacements, compulsait les sommiers, cherchait des dossiers ou des photographies là où ils n'avaient aucune raison d'être et, tandis que l'on disposait la chaise de pose où devait prendre place le « sujet », s'ingéniait à compliquer le processus de photographie ou de mensuration de toutes les façons possibles.

Alors surgissait Monsieur Bertillon. Calme, terrible, étroitement cravaté. Et tout se figeait sous le regard du grand homme. Sa parole était brève, nerveuse, sa voix basse, et, quand il essayait de la forcer, rauque. Ses indi-

cations devant le sujet étaient concises : « Plus à droite, la tête. » Et si le sujet protestait – cela arrivait : « Ramenez-le ! Il reviendra quand il voudra. » Et il regagnait l'angle clos de deux cloisons minces et d'une porte rarement fermée qu'il appelait « mon bureau ».

A côté de ce lieu modeste et redoutable, contre la verrière qui descendait à hauteur des épaules, Violette était à demi cachée par un grand bureau à cylindre. Elle y avait sa machine à écrire, soigneusement mise sous clé chaque soir, mais elle avait plutôt le sentiment que le précieux objet avait servi de prétexte à son engagement, car Monsieur Bertillon préférait la copie à la main, peut-être à cause de la sonorité de la machine qui accentuait ses migraines.

Et elle était bien, là, cachée. Elle avait avancé un peu l'énorme bureau, et s'était ainsi créé un cagibi d'où elle observait l'intense animation du Service sans être vue, ou presque.

Parfois elle voyait passer des hommes en blouse grise qui lui jetaient au passage un coup d'œil amusé ou curieux et auxquels elle n'osait pas parler. Mais elle s'était vite aperçue que c'était, pour la plupart, de bons garçons, parfois vulgaires, sans beaucoup d'ambition, qui ne craignaient au monde que Monsieur Bertillon et cachaient de la bière dans leurs casiers personnels.

Quant aux prévenus qu'on amenait là se faire photographier, pour un pauvre hère terrorisé, que de joyeux drilles qui plaisantaient avec les gendarmes qui les escortaient, saluaient les employés comme de vieilles connaissances et s'installaient sans protester sur la chaise de pose !

« Comment peuvent-ils rire ? » se demandait Violette. Quémander du tabac, voire tirer de leurs poches des fla-

cons d'eau-de-vie dont ils ingurgitaient de grandes lampées tandis qu'un gardien regardait à travers la verrière avec attention, ou qu'un autre tendait la main vers le flacon, n'hésitant pas à partager « le vin de l'assassin » ?

Bien sûr ce n'était pas tous des meurtriers. C'en était même rarement. Petits voleurs, proxénètes, camelots sans patente arrêtés sur la voie publique, ils pouvaient, pensait Violette, n'être pas entièrement mauvais. Leur joyeuse acceptation d'un mode de vie qui comprenait la prison, la promiscuité, de continuelles tracasseries, aurait presque suscité son admiration, si elle avait osé aller jusqu'au bout de sa pensée. Mais elle n'osait pas.

— Monsieur Lannelongue, cela ne leur fait donc rien qu'on les mesure, qu'on les photographie ? osa-t-elle demander au bout de quelques semaines.

— Ils ne se rendent pas encore tout à fait compte de l'infailibilité du système, répondit pompeusement Monsieur Lannelongue. Un homme petit, grisonnant, qui répandait une vague odeur de camphre.

— Ah ! Parce qu'il est réellement infailible ?

— Mademoiselle ! Vous en doutez ? Savez-vous que le squelette humain se compose de cent vingt-deux pièces, aussi variées dans leurs dimensions que les traits d'un visage ? Et que le rapport de ces ossements entre eux n'est jamais, absolument jamais, le même ? Comment pourrions-nous, dès lors, nous tromper si nous possédons les mensurations d'un individu dont le squelette ne changera plus ?

— Et vous mesurez les cent vingt-deux ossements ? murmura Violette qui croyait rêver.

— Mais non, voyons ! Ce serait bien trop long. Nous ne prenons qu'un certain nombre de mesures significatives que nous mettons en fiches, avec bien d'autres

détails, la gamme chromatique de l'iris, avec les signes particuliers et leur emplacement mesuré au compas... Notre premier récidiviste ainsi confondu n'était qu'un vulgaire petit voleur qui avait tenté de dérober des bouteilles vides, mais, quelques années après, nous identifions Ravachol, l'anarchiste Ravachol ! Infaillible !

Il se rengorgeait comme s'il avait été lui-même l'inventeur de la méthode.

— Quant à notre système de classement, mademoiselle, il est d'une telle minutie, d'une telle précision, que je me demande même si une femme pourra jamais le comprendre !

— Il le faudra bien, Monsieur Lannelongue, répondit Violette avec douceur.

Et il était vrai que malgré l'aridité de cette initiation, elle y prenait un certain intérêt étonné. Tout cela était si neuf ! Si différent de ce qu'elle avait vécu ! Et comme elle occupait encore, dans ces débuts, la chambre d'ami d'Hubert et de Françoise, les questions qu'elle se posait sur toutes ces notions si différentes de celles qu'on lui avait apprises depuis toujours la distrayaient de son déplaisir de vivre avec ce couple, uni dans la plus sereine incompréhension.

Et puis, il y avait Alphonse Bertillon. Son chef. Françoise, qui le connaissait par ouï-dire, et Hubert, qui le rencontrait à la Société d'Anthropologie, l'avaient mise en garde. Il ne fallait pas qu'elle s'offusquât d'un rien, ni qu'elle se décourageât trop vite. Monsieur Bertillon était brusque, sans doute, irritable, nerveux, exigeant jusqu'à la manie (il est vrai que « la méthode » était basée sur une précision qui ne tolérait pas d'écart) ; la moindre négligence suscitait des fureurs disproportionnées. Et quand le « chef » restait froid et cinglant,

c'était pis : le renvoi n'était pas loin. Il est vrai qu'il n'était pas toujours définitif. On avait vu des cas – disait Hubert, qui craignait d'avoir été trop loin dans la mise en garde – où, renvoyé la veille à grand fracas, un employé s'était représenté le lendemain comme si de rien n'était, et avait été accueilli seulement par un revêche : « Tâchez de ne plus vous faire remarquer ! » qui était, en somme, une absolution. Et l'honneur de la Police, il ne fallait pas l'oublier ! En moins de cinq ans, le système Bertillon avait fait le tour du monde. Il avait littéralement fondé la police scientifique. « Un grand homme, et, au fond, un excellent homme ! » avait conclu Hubert tout à coup saisi de panique à l'idée que sa belle-sœur, si elle se décourageait, continuerait à « s'incruster » chez lui. Violette, qui l'avait compris, faillit sourire en entendant l'épouvantail se transformer brusquement, pour des raisons aisément déchiffrables, en « bourru bienfaisant ».

Bienfaisant ? Violette n'en demandait pas tant. Qu'il la tolérât, qu'il semblât ne pas la remarquer, lui fixant seulement la tâche ou lui dictant un rapport, une note, de sa voix rauque, saccadée, elle s'en contentait. Pendant des semaines, aucun échange personnel.

— Vous, là ! Oui, vous ! Venez.

Puis, un jour :

— Rappelez-moi votre nom.

— Violette André, monsieur.

— Ah !

Il avait paru mécontent, avait frotté l'une contre l'autre ses grandes mains osseuses, toussoté.

— Violette André... Violette André... Je ne puis tout de même pas vous appeler André ! Tant pis, je vous appellerai Violette.

Et, d'une façon tout à fait inattendue, il s'était mis à rire, son visage tourmenté soudain rajeuni par une expression malicieuse de collégien.

— Ça va faire jaser, ça ! Tant mieux ! Tant mieux. On me dit toujours que je suis trop distant ! Eh bien, Violette, vous êtes prête ? Crayon, bloc-notes... Vous allez les chercher ? Mais pourquoi croyez-vous que je vous ai appelée ?

Et son rire s'était arrêté aussi brusquement qu'il avait éclaté. Mais elle n'avait plus peur de lui.

L'étonnant, c'était la façon dont on parlait ici du corps. Comme d'un indice. Non seulement de la mensuration des os, mais de l'importance du profil, de la nuance des yeux.

Violette s'interrogeait. Dans une conversation courante, Louis Hermie, un commis jeune et sympathique, ayant osé définir une comédienne comme « une belle blonde avec des yeux gris », on avait entendu la voix habituellement grave et rauque du « patron » tourner à l'aigu pour glapir :

— Mais il n'y a pas d'yeux gris, Monsieur Hermie ! Il n'y en a pas ! Consultez la gamme chromatique de l'iris que je me suis donné la peine d'établir et qui est affichée au-dessus de votre tête, Hermie !... De votre tête de bois ! Il y a des yeux impigmentés que vous pouvez appeler bleus — encore qu'entre le bleu azuré et le bleu ardoise il y ait un monde ! Dans des conditions d'éclairage particulières, ou si la personne dispose de cils particulièrement fournis qui ombragent l'iris, l'œil peut *paraître* gris, mais il ne l'est pas ! Il ne l'est jamais ! Et encore, de quelle zone de l'iris parlez-vous ? De l'auréole, ou de la périphérie ? Passons sur le terme

« blonde » qui veut tout dire et rien... mais *gris* ! Je croyais qu'après deux ans passés dans ce service, vous n'en étiez plus là !

Il haussa les épaules nerveusement et s'en retourna, les traits convulsés, dans son bureau dont, exceptionnellement, il ferma la porte.

— Migraine, dit laconiquement Lannelongue.

Mais Violette pensait que la migraine, dont Monsieur Bertillon souffrait à l'état endémique, n'expliquait pas tout. Sa passion (que certains appelaient sa manie) de la classification, qu'il disait avoir éprouvée dès l'enfance en herborisant avec son grand-père, avait la force d'une foi, d'un fanatisme. Tout pouvait être défini, nommé, classé. Tout fragment conduisait au tout et, dans ce tout, chaque fragment avait sa place. L'univers s'ordonnait autour de cet homme comme une œuvre d'art, comme un classeur à l'échelle de l'univers, comme une théologie. Le doute ne semblait jamais l'effleurer. « Comment un homme pareil peut-il être athée ? » se demandait Violette.

Elle se souvenait du temps, encore proche chronologiquement mais séparé de sa vie actuelle par un abîme, où la mère Saint-Augustin disait à sa novice : « Comment cela ? Vous ne pouvez pas prier pour des intentions particulières ? » Et c'étaient la même surprise autoritaire, le même sentiment de l'inadmissible qui animaient le visage énergique de la maîtresse des novices et qu'elle reconnaissait sur les traits sensibles de Monsieur Bertillon. « Mais, voyons, il n'y a pas d'yeux gris ! »

Pendant une semaine dédiée aux orphelins du Cambodge, ou en préparant la fête de charité de fin

d'année au profit des sœurs missionnaires, ou encore à l'occasion d'une conférence sur les aveugles des Quinze-Vingts, le conflit réapparaissait. « Mais, voyons, on peut *toujours* prier pour une intention particulière ! » Une sorte d'infirmité, sans doute. Comment aurait-elle pu expliquer à la mère que, dès qu'elle s'attachait à une souffrance quelconque, à un acte de dévouement, à un sacrifice, et qu'elle essayait de canaliser la prière à sa source, de la mener dans la direction qu'on lui indiquait, c'était comme une eau un moment prisonnière et qui, dès qu'elle s'échappe, s'étend, passe d'une intention à une autre, comme des flaques qui se rejoignent ? Et le vaste lac miroitant de l'adoration, du silence, noyait tout jusqu'à l'horizon, jusqu'à n'être plus qu'une étendue de lumière.

Ainsi lui apparaissait la nature : une forêt dont les arbres s'écartent à mesure qu'on avance, comme dans les contes, mais restent forêt, de la fougère à l'araucaria, sans qu'il soit besoin de les distinguer. Et, même, pourrait-on les distinguer, les séparer en espèces et en familles, sans perdre, ce faisant, le sens de leur élan, de leur vigueur secrète ?

Quand pour la première fois elle était entrée à Sainte-Marthe, après une brève entrevue avec la mère supérieure lui souriant de très loin déjà, auréolée de souffrance, quand, d'un geste, la mère Pauline l'eut invitée à passer au parloir où la mère Saint-Augustin l'attendait, quand elle avait reçu le choc de ce grand visage sans beauté et tellement beau, de ces yeux brûlants, de cette marge de cheveux noirs qui dépassaient sous le blanc de la coiffe, de ces mains d'un ton bis, grandes et fines, qui tenaient un chapelet, elle avait bien cru,

Violette, elle avait cru instantanément, d'un seul élan, pouvoir déposer sa vie entre ces mains.

Mais se débarrasse-t-on ainsi d'une jeune et pesante vie ?

La mère Saint-Augustin avait vu une grande et belle fille, belle sans l'être trop, d'une beauté de timidité ardente et de vigoureuse santé. Une fille rougissante et pleine de désir, qui ne regardait déjà plus en arrière. Pourquoi ne pas le dire ? une amoureuse. C'est si rare ! Elle avait été touchée. Elle avait tressailli au souvenir de sa propre jeunesse, de son élan d'autrefois, des épreuves qui l'avaient assagie, alourdie. Elle lui avait tendu les bras.

Elle ne craignait pas l'adoration visible, immédiate, de Violette. La mère Saint-Augustin avait les épaules de sa charge. Elle était accoutumée aux coups de cœur des postulantes et des petites novices.

La mère Pauline du Saint-Sacrement ne prenait plus guère de décisions depuis plusieurs mois : un cancer du sein qui s'était généralisé. Elle laissait tout pouvoir à sa maîtresse des novices, et vivait dans le silence une interminable agonie. La mère Saint-Augustin y voyait de l'orgueil sans penser que si la supérieure en avait eu (elle avait de la hauteur, mais c'est autre chose), elle ne l'eût pas supportée.

Les sœurs les plus jeunes, quand l'une d'elles craignait une réprimande de la maîtresse des novices, se moquaient en lui citant Racine : « Je te plains de tomber dans ces mains redoutables, ma fille... »

Sans arrière-pensée, Violette s'y était abandonnée.

*

Paris. Été 1902.

Le 6 juin 1902, Émile Combes forma ce gouvernement dont le président Loubet disait : « Ce n'est pas un cabinet, c'est une rafle ! »

En juillet 1902, les quinze religieuses qui enseignaient quelques fillettes du quartier de Sèvres furent expulsées de la paisible maison de la rue Chomel. Une manifestation s'ensuivit. Applaudies par les uns, honnies par les autres, les sœurs durent se mettre sur-le-champ à la recherche d'un abri, qui chez des parents, qui chez des amis, qui dans d'autres couvents momentanément rescapés.

La supérieure de Sainte-Marthe fut transportée à l'Hôtel-Dieu. La mère Saint-Augustin se réfugia chez sa sœur Fanny, comtesse Pallavicini, qui tenait salon depuis la république.

Se réfugia. Le mot convient mal sans doute à la personne imposante et chaleureuse à la fois qu'était la mère Saint-Augustin. Dès qu'on la vit, installée comme chez elle dans le salon rouge et ocre, au mobilier Napoléon III, de sa sœur, elle en parut la reine. Pour se *séculariser* sans déchoir, elle s'était fait faire chez Barroin, qui habillait Fanny, un vêtement mi-religieux, mi-civil, d'un très beau lampas des Indes, à impressions en relief, noir sur noir, qui renvoyait la lumière. Le col, haut baleiné, comme il se portait cette année-là, en Venise, se rattachait à une guimpe descendant un peu bas. La jupe était ample, sans tournure mais avec de nombreux plis qui créaient un volume. Le corsage noir faisait pointe et soulignait une taille que mère Saint-Augustin – Isabelle du Rondeau, de son nom séculier – avait encore fort belle. Les élégantes qui fré-

quentaient les samedis de Fanny Pallavicini se demandaient si c'était par une grâce du Seigneur qu'Isabelle la conservait telle malgré ses quarante-cinq ans sonnés, ou si elle portait un corset particulièrement bien fait. On rappela, non sans ironie, à propos de cette tenue, l'uni-forme d'infirmière que s'était fait faire chez Lanvin la comtesse Greffulhe pour l'accouchement de sa fille.

Cette présence mondaine, tout en restant d'Église, rehaussa le salon de la comtesse. Séparée à l'amiable de son mari qui vivait neuf mois par an en Italie, sans enfant, ayant été fort jolie mais tôt fanée, la comtesse s'intéressait à la musique et à la politique. Les lundis étaient musicaux et sans histoires. Les samedis avaient été pendant un temps suspects. Certains disaient, depuis peu, la comtesse « moderniste ». Ses défenseurs arguaient du tact et du bon ton, qui s'apparentaient à la froideur, de Fanny. « Elle, moderniste ? Elle n'a pas renouvelé son mobilier depuis l'Empire ! Tel elle a acheté son petit hôtel aux Cyssé, tel elle l'a laissé ! » Cela paraissait un argument. Il ne suffisait pas, cependant, à lui faire pardonner d'avoir déclaré publiquement que le cardinal de la Vigerie en portant son fameux toast (au ralliement de l'Église à la République) « n'était pas si bête que ça ! », et, deux ans plus tard, que l'encyclique de Léon XIII, le pape du ralliement, « venait à point nommé ». Ce fut alors qu'on la taxa de modernisme. Un mot tout neuf, apparu en Italie, et qui devait faire fortune.

Le salon de Fanny connut alors un moment difficile. Il se déclencha chez ses familiers de singulières épidémies de coryza, de migraine, de maladie de langueur qui firent bien vide le petit hôtel de Passy. Mais assez vite on lui découvrit des excuses : le comte Pallavicini fit un héritage important et providentiel – il était en train

d'achever de ruiner sa femme –, et, avec ce que la bonne société considéra comme une générosité exceptionnelle, il contribua dès lors à son entretien. C'était un bon point. Et n'oublions pas que le comte Pallavicini, prénommé Dante, était chevalier de Malte et avait un oncle cardinal. Puis la comtesse avait pris, au sujet de l'affaire Dreyfus, une position aussi hardie qu'originale : « Ce n'est pas parce que Dreyfus est juif qu'il est coupable..., avait-elle déclaré partout à haute et intelligible voix... mais ce n'est pas non plus parce qu'il est juif qu'il doit être innocent. Pour moi, il est cent fois coupable, et je le croirais quand bien même il ne serait qu'alsacien ! » Tant d'objectivité lui avait valu une estime générale.

L'arrivée chez elle d'Isabelle, son aînée de trois ou quatre ans, avait achevé de la remettre à la mode. Les nouveaux décrets de Combes, les expulsions et les dissolutions de congrégations, accélérées, indignaient toute une fraction de l'opinion qui se regroupait et cherchait déjà comment y pallier.

A se trouver au centre d'un de ces mouvements, la mère Saint-Augustin croyait discerner son devoir, ne s'inquiétant que du plaisir profond que lui procurait la perspective d'un avenir de combats, de controverses, de louables machinations. Plaisir aussi de retrouver une société plus raffinée que celle de Sainte-Marthe où, en dehors des « membres bienfaiteurs » dont faisait partie son beau-frère, qu'on voyait deux fois l'an, et de la mère supérieure, fine théologienne et femme du monde, la conversation était un peu limitée.

Plaisirs coupables ? Certes non ! D'autant que le but en était édifiant. Mais plaisir tout de même à exercer une intelligence fougueuse, une aisance mondaine, qui

eussent été bien inutiles à Sainte-Marthe. La frustration qu'en avait éprouvé, longtemps, la maîtresse des novices lui avait été, pensait-elle, salutaire, en l'aidant à maîtriser un tempérament qui avait été ardent, enthousiaste et possessif, et demeurait dominateur. Dominateur de soi-même, possesseur (« propriétaire », comme disait la pauvre Guyon) de son âme ? Sans aller aussi loin que de ne pas vouloir s'appartenir, elle sentait en elle des forces qui demandaient à être contrôlées. Et, se rappelant la parole adressée à Angèle de Foligno et qui lui aurait été dite par l'Esprit : « Ce n'est pas pour rire, moi, que je t'ai aimée », elle se répétait : « Ce n'est pas pour faire la conversation et montrer mon bel esprit que je suis entrée au couvent. »

Non. C'était parce que le comte Pallavicini, complètement ruiné et d'assez mauvais renom, cherchant à Paris une héritière que l'Italie lui refusait, avait choisi Fanny du Rondeau plutôt qu'Isabelle, après une longue et humiliante hésitation.

L'effort que faisait la mère Saint-Augustin, depuis ce temps, pour rester en bons termes avec son beau-frère représentait une mortification suffisante pour compenser les joies de l'action. Et elle allait pouvoir pratiquer la vertu d'humilité – qui n'était pas vraiment son fort – en sollicitant, pour quantités de démarches qu'elle ne pouvait accomplir elle-même, l'intervention de Pallavicini. Il arrivait pour son séjour d'automne, bien à propos pour servir les projets de sa belle-sœur, autant que pour lui épargner de trop vives satisfactions d'amour-propre.

Par un travers commun aux personnes supérieures, la mère Saint-Augustin méconnaissait ses grandes quali-

tés, et était ignorante d'une certaine âpreté que la vie avait donnée à ces mérites mêmes.

L'enthousiasme avec lequel elle accueillait une postulante, sa joie touchante devant une vocation jeune, elle se les reprochait ; ses déceptions, visibles sur son grand visage aux traits marqués, elle ne songeait même pas à les dissimuler : elle les tenait pour lucidité. Et la façon dont elle réprimait les erreurs des postulantes, des novices dont elle était chargée (et qui lui coûtait, car elle s'y attachait, avec ce cœur de jeune fille qu'elle avait gardé sans le savoir) était à l'image de la façon dont elle se brimait elle-même, souvent coupant les fleurs et gardant les épines.

La mère supérieure lui laissait la bride sur le cou, étant trop occupée à bien souffrir, à bien mourir, pour se préoccuper d'autres choses. C'était une femme de bonne noblesse que Pauline Ducrêt d'Halluin. De nature contemplative, d'une humilité vraie. Lorsque l'expulsion de juillet eut lieu, on la transporta sur un brancard au milieu de la foule qui s'agenouillait et la tenait pour sainte : elle n'en éprouva que de l'agacement. Et d'être, faute de parenté ou d'amis prévenus à temps, déposée à l'hôpital dans une salle commune lui fut plutôt désagréable. Ses douleurs n'étaient pas un spectacle et elle n'éprouvait nul besoin de s'abaisser, ne s'estimant pas assez pour cela. A sa place, la mère Saint-Augustin ne se fût pas tenue de joie.

La mère supérieure s'occupait peu des novices et jugeait, non sans sagesse, que les qualités autant que les défauts de mère Saint-Augustin ne pouvaient que leur être salutaires : les unes encourageaient leur vocation, les autres l'éprouvaient. Cependant, dans un répit que lui laissait son mal, pendant les premiers froids de l'hi-

ver 1901, s'informant des affaires courantes et des menaces de plus en plus précises qui planaient sur la congrégation, elle s'était inquiétée de savoir ce qu'il adviendrait, en cas de dispersion, des plus jeunes de ses filles : sœur Hyacinthe qui était orpheline, sœur Jeanne du Saint-Sacrement qui allait prononcer ses vœux, la petite sœur Sainte-Odile qui n'avait que dix-sept ans, et Béatrice de Saint-Jean...

— Oh ! pour celle-là..., avait dit la mère Saint-Augustin dans un mouvement d'humeur qu'elle ne put réprimer.

— Il s'agit bien, dit la supérieure doucement, de Violette André ? Je croyais que vous l'estimiez beaucoup ?

— Oui, ma mère. Oui.

— Et vous lui reprochez... ?

— Rien, ma mère. Rien, justement.

Maintenant qu'elle attendait d'un jour à l'autre la nouvelle de la mort de Madame Ducrêt d'Halluin, la mère Saint-Augustin s'interrogeait sur le sort de ces jeunes filles qui, spirituellement du moins, lui restaient confiées. L'une avait rejoint un groupe de sœurs en Hollande, l'autre avait été recueillie par une famille de bonnetiers et servait de préceptrice aux trois petites filles du couple, une troisième, pour laquelle on n'avait pu trouver encore d'autre solution, était employée dans une chocolaterie. Et Violette André... Mais était-ce vraiment son devoir de se préoccuper encore de Violette André ?

*

Paris. Été 1902.

La fenêtre est ouverte sur un grand jardin triste de Vaugirard.

Une jeune femme, vêtue d'une jupe grise et d'un chemisier clair aux manches retroussées, est assise sur le rebord de cette fenêtre. On pourrait dire qu'elle rêve, ou qu'elle pense, si on l'observait d'un peu loin. Mais non. Elle se laisse traverser par cette heure d'été comme une vitre laisse passer la lumière, et même le bourdonnement d'une pensée, d'une abeille, ne l'atteindrait pas.

En bas, le tapis de terre noire, dans le jardin, commence à être transpercé, çà et là, par les minces lances vertes d'une herbe silencieuse et têtue. La grande chienne fauve est étendue, le museau entre les pattes, devant une gamelle pleine, à côté de sa niche. Par moments, elle soupire, relève la tête et, à côté de la gamelle, saisit et mâchonne un peu de terre.

— Hermie ! Hermie ! La photographie du Café Goujon !

— Elle est au greffe, monsieur.

— Vous avez juré de me rendre fou ? C'est le greffe qui me la fait demander pour le juge Mandelieu.

— Je crois vraiment...

— Il croit ! Il ne faut pas croire, il faut savoir ! Allez voir si vous ne l'avez pas classée par erreur dans le fichier « Mineurs », puisqu'il y a des mineurs impliqués. Violette, cherchez dans les photographies métriques. Dépêchez-vous !

— Le Service de Statistique va arriver pour la photo des documents, dit tranquillement Louis Hermie à Violette. Le patron en a pour une heure, et l'affaire ne doit pas passer aujourd'hui, aussi ne vous affolez pas.

Elle ne s'affolait pas. Mais, dès qu'on la sortait de la

copie des fiches et de la dactylographie des rapports, elle était encore un peu perdue.

La Section de Photographie Métrique (troisième cagibi au fond) était l'une des fiertés du Service d'Anthropométrie. C'était, grâce à un appareil de photographie tout spécial, inventé ou, du moins, perfectionné par Monsieur Bertillon, une série de clichés de « lieux du crime ou délit » dont les épreuves permettaient de tirer un plan mathématiquement exact de ce lieu. Ainsi toute controverse, tout risque de déplacement mal intentionné ou de témoignage erroné étaient-ils écartés. Cette invention avait valu au Service de se voir adjoindre le Service Photographique, et d'en tirer gloire.

Violette s'était levée et se dirigeait vers le labyrinthe des sommiers. Ces allées de classeurs, de cartonnières, formaient comme une taupinière sous la voûte transparente, soutenue par des arceaux de fer. En dépit de la méticulosité de Monsieur Bertillon, on avait peine à s'y retrouver. On avait trop peu de place, aussi. Les sections débordaient les unes sur les autres, et cela nuisait au classement. Les photos « Café Goujon » (un mauvais lieu où s'était déroulée une rixe qui avait entraîné plusieurs morts, et à laquelle avaient participé plusieurs prostituées toutes jeunes encore) pouvaient se trouver dans des caisses non encore répertoriées, l'affaire ayant traîné. Et là, Violette ne s'en sortirait pas en une heure.

Violette s'assit à même le sol et, avec un grand soupir, entama l'une des sections du bas. « Secrétaire, moi ? Manutentionnaire, plutôt ! » Elle sortit un dossier du tiroir, le feuilleta, en prit un autre, éternua dans la poussière. Chaque dossier offrait une série d'épreuves fixées sur de grandes feuilles de papier dont les marges por-

Cet ouvrage a été imprimé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
en janvier 1997

Imprimé en France
Dépôt légal : février 1997
N° d'édition : FF 699901 - N° d'impression : 37399